

sante; le père Pénigault commençait à serrer les lèvres; il boitait sérieusement. Cette allure communiquait à la hotte et à la cage un mouvement de roulis si prononcé que les deux poules commencèrent à élever des objections, la poulette, avec la pétulance de son âge, la mère poule d'une ton grave et mesuré.

Comme le bonhomme en était réduit à marcher en appuyant sur le talon et en levant le bout du pied, le noyau de cerise changea de place, et se mit à travailler une autre partie du pauvre pied endolori.

"Oh! oh! se dit le père Pénigault, c'est décidément un caillou, car il a changé de place."

Il finit par où il aurait dû commencer, c'est-à-dire qu'il s'assit sur un talus, déposa doucement la hotte, les poules et retira sa botte. Quand il l'eut retirée, il la secoua près de son oreille, et reconnut, au bruit, qu'elle contenait un corps étranger. Alors il sourit; oui, il sourit à l'idée que ses souffrances allaient avoir un terme; à l'idée aussi que ses bottes étaient en bon état, que le cuir ne s'était pas racorni et que Jugé n'aurait pas à exercer son industrie, moyennant finance. Il n'était certes pas avare, le vieux brave homme, mais il était très économe et avait horreur des dépenses inutiles.

Alors, renversant brusquement la botte, il en fit tomber le corps étranger, instrument de son supplice. Son sourire se changea en une grimace de mécontentement, quand il constata que le prétendu caillou était un noyau de cerise.

"Je n'aime pas cela, se dit-il en fronçant les sourcils. C'est une malice d'un des garçons. On a mangé des cerises hier soir. Mes bottes étaient là. C'est ce qui les aura tentés. On ne peut pas dire que c'est une méchanceté noire, et il est naturel que les jeunes aiment à rire. Mais c'est un manque de respect; je n'aime pas cela."

Il repartit en boitillant, car, si le noyau de cerise était parti, la meurtrissure restait, et tout le long du chemin, le pauvre vieil homme se répétait :

"Je n'aime pas cela."

Cela ne l'empêcha pas de faire ses affaires tout comme de coutume. Seulement, lorsqu'il alla, comme tous les jours de marché, casser une croûte et boire un pichet de vin blanc au Cheval-Rouge, il se plaignit des mouches pour la première fois de sa vie, et même il s'en plaignit avec une certaine amertume. Le cabaretier en conclut que le père Pénigault commençait à "baisser", et il ne se gêna pas pour confier cette remarque, sous le sceau du secret, à un marchand de chevaux, qui se coula la tête en disant philosophiquement :

"On ne peut pas être et avoir été!"

Le retour à la ferme fut long et pénible. Pour un homme courageux comme le père Pénigault, la douleur du corps n'était rien. Mais il avait le cœur lourd et il se disait tout le temps :

"Est-ce que je baisse? Est-ce que je radote? Est-ce que j'ai dit ou fait quelque chose qui donne aux enfants le droit de me juger et de me manquer de respect?"

Quand il arriva à la ferme, sa bru lui dit qu'il avait la figure défaite; il prétextait la fatigue. Elle déclara qu'il en faisait trop pour son âge, qu'il devrait se ménager. "Elle aussi trouve que je baisse", pensa-t-il tristement. Mais il ne dit rien et se retira dans sa chambre pour broyer du noir tout à son aise, en attendant le retour des enfants; car il avait résolu de ne parler que lorsque toute la famille serait réunie.

Quand les aînés rentrèrent avec le père, pour souper, il descendit..

"Pénigault, dit-il à son fils, il s'est passé quelque chose qui m'a fait de la peine et que je veux pas garder sur le cœur. Un des enfants m'a manqué de respect!

— Lequel? demanda Pénigault fils d'une voix de tonnerre. Père, dites-moi lequel."

Du premier au dernier, tous les garçons se mirent à trembler. La mère joignit les mains. Françoise, qui trotta selon son habitude, fut saisie des éclats de voix de son père et du grand silence qui suivit. Elle accourut chercher un refuge entre les genoux de son grand père. Le grand-père, tout en lui caressant les cheveux, sans trop savoir ce qu'il faisait, raconta ses griefs d'une voix tremblante.

Tout à coup Françoise battit des mains et fit comprendre de son mieux, de l'air d'une personne qui a fait un chef-d'oeuvre et qui a le droit d'en être fière, que c'était elle qui avait mis le noyau dans la botte.

Le cœur du grand-père nagea dans la joie, car il ne pouvait pas accuser cette innocente d'avoir voulu lui manquer de respect.

"C'est-toi?" dit-il avec un sourire qui illuminait sa bonne vieille figure. Et il l'enleva comme une plume.

Et il la couvrit de baisers en déclarant que, de sa vie ni de ses jours, il n'avait vu une petite fille plus futée pour son âge. Pour un rien, il l'eût remerciée d'avoir mis ce noyau dans sa botte.

Oh! ces grands-pères, ils sont bien tous les mêmes!—

## LE VASE DE SEVRES

M. X... est plus avare qu'il n'est permis. Il n'invite jamais personne, mais il trouve moyen de se faire inviter par tout le monde. Comprenant enfin que s'il veut se voir continuer ces politesses, il faut qu'il en rende une de temps en temps, il se décide à faire un cadeau à la comtesse de J...; chez qui il dîne deux ou trois fois par mois.

A l'occasion du 1er janvier, il se rend chez un marchand de cristaux et porcelaine pour y choisir un objet. On lui montre de fort belles pièces, mais rien ne lui plaît: il trouve toujours tout trop cher. Soudain, il avise un vase à fleurs, en porcelaine de Sèvres, entièrement brisé, et dont les morceaux gisent dans un coin.

"Combien ceci?" demande-t-il au marchand, en lui désignant les morceaux. "Ce vase brisé? rien du tout, je vais le jeter.—Non, non, je le prends. Vous allez l'emballer et faire porter le paquet, demain, vers 4 heures, chez Mme la comtesse de J...; voici l'adresse et 2 francs pour la commission. Vous y joindrez ma carte."

Le marchand l'écoute avec un air de stupeur qui fait bientôt place à un sourire ironique; il a compris. Le lendemain, à l'heure indiquée, l'harpagon est chez la comtesse. Un coup de sonnette retentit et une bonne apporte à la dame le fameux paquet, accompagné de la carte de l'avare.

La dame se confond en remerciements: "Un cadeau, cher Monsieur, combien vous me gênez! c'est trop aimable de votre part, je suis confuse! — Mais, comment donc, chère Madame, c'est la moindre des choses! un très modeste cadeau, d'ailleurs, un vase de Sèvres. — Un vase de Sèvres! vous me permettez de regarder?"

Et la comtesse, ravie, commence à défaire l'emballage, tandis que l'harpagon s'appête à maudire la maladresse du marchand. La dame a ouvert la caisse: ô stupeur, le vase brisé est bien là, mais en cinq petits paquets; le commerçant, pour punir son client de son horrible avarice, avait emballé chaque morceau séparément.